

TABLE RONDE

Tenue le 22 mars 2010 à Faculté libre de théologie protestante de Paris.

Le débat est animé par le pasteur Christian BARBÉRY, vice-président de l'APF ; avec la participation du professeur Raphaël PICON, doyen de la Faculté, du professeur Frédéric ROGNON de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, du pasteur Enrico BENEDETTO de l'Église Réformée de France à Clamart – Issy-les-Moulineaux, du pasteur Pierre de SALIS, président de la Société Pastorale Suisse, de MM Roger le GALL et Pierre SOUTTER, responsables laïcs dans l'Église Réformée de France.

Raphaël PICON : *Le Doyen est ravi et honoré d'être associé aux travaux de la pastorale et en tant que doyen de la faculté, heureux de nous accueillir. Il présente succinctement les travaux réalisés ces trois dernières années : avec la création du Fonds « Ricoeur » dans la bibliothèque, le foyer d'accueil d'étudiants et cet amphithéâtre. Il annonce l'inauguration qui aura lieu à la fin du mois de mai 2010.*

Les relations entre le pasteur et le Conseil presbytéral

1 - Une tension, entre d'un côté, des pasteurs qui ne s'aiment plus vraiment comme pasteurs et des conseillers presbytéraux qui s'aiment trop comme Conseillers presbytéraux.

Des pasteurs qui ne s'aiment plus vraiment, pour toutes sortes de raisons, qui constituent, ce que l'on a appelé ces dernières années, ce « sentiment de malaise pastoral ». Des pasteurs qui ne s'épanouissent plus vraiment dans leur ministère, parce qu'ils jugent les conditions et les contextes défavorables. Contextes et conditions qui contrarient l'élan qu'ils souhaiteraient donner à leur ministère. Conditions et contextes qui inscrivent ces pasteurs en deçà de l'image et en deçà des exigences personnelles qu'ils se font du ministère pastoral, en deçà du désir investi sur la fonction pastorale. Pour de nombreuses raisons que je ne vais pas citer dans le détail, nous pouvons nous identifier à ces pasteurs qui ne s'aiment plus vraiment comme pasteur et, à côté, de Conseillers presbytéraux qui s'aiment trop comme Conseillers, qui sont très certainement trop investis dans leur fonction, investis de telles manières, qu'il n'y a plus vraiment (en tout cas dans certains lieux) de jeu possible, d'espacement, de flexibilité, de mobilité, dans les attitudes et dans le fonctionnement, des Conseillers qui se sentent investis, reconnus, autorisés, dans ce qui est reconnu maintenant comme un véritable ministère dans l'Église et qui n'ont pas forcément les éléments de régulation que tout ministère appelle et exige. Alors cette tension a quelque chose de caricatural, j'en conviens. On peut aussi lui objecter que la crispation n'est pas dans le seul camp des Conseillers. Il me semble quand même que cette caricature fait ressortir certains traits, certaines réalités qui me semblent visibles, tangibles. Et c'est, en tout cas, comme cela que comme remarque, j'aimerais aborder le problème.

2 - Il me semble que nous sommes enfin sortis (enfin, je l'espère, je le crois) de l'idée ou d'une certaine forme d'idéologie, ruineuse, coûteuse, pernicieuse, une conception et une idéologie dévastatrices du pasteur « serviteur inutile » et aussi de la rhétorique qui consiste à dire qu'il est utile, précisément parce qu'il est inutile.

Il me semble que, depuis la fin des années soixante, et surtout les années soixante-dix, pour un certain nombre de pasteurs, la théologie pratique comme discipline enseignée dans les facultés, a développé de plus en plus visiblement, des conceptions de plus en plus minimales du pasteur : du pasteur comme permanent d'une institution à caractère militant ; du pasteur comme un animateur ; du pasteur comme un écoutant ; ou le pasteur : celui qui est là. Des approches très minimalistes : on pourrait d'ailleurs dire aussi que le pasteur interprète irait aussi dans ce sens. Il me semble aussi que les institutions ecclésiales, notamment l'Église Réformée de France à travers la Discipline, certains accents de la Discipline et la liturgie jaune qui contrastent avec la liturgie de reconnaissance des ministères, qui contrastent avec la liturgie verte de l'ordination. Tous ces éléments ont participé, ont eu leur part dans cette laïcisation interne à la fonction pastorale, que le sociologue Jean Paul Willaime a longuement analysée dans son livre « Profession Pasteur ». Il y a une forme d'auto-sécularisation qui lui a fait perdre, à ce pasteur, son statut d'exception et toute forme d'autorité contraignante. Et j'entends par là, par ces termes « d'autorité contraignante », cette autorité par laquelle chacune, chacun serait appelé à se positionner. Alors on dira que ce mouvement de sécularisation a été très fortement amorcé, dès la Réforme, par, avec une approche très fonctionnelle du ministère. On se souviendra des passages très intéressants, riches et pleins de vérités « De la noblesse chrétienne à la nation allemande » de 1520, où Luther rappelle que le pasteur fait un métier comme le savetier ou le forgeron. Donc c'est une approche très fonctionnelle du ministère qui va s'imposer dès la Réforme. Ce mouvement de sécularisation, il a aussi été extrêmement libérateur parce qu'il a libéré le pasteur de cette responsabilité écrasante « d'éduquer et de sauver les âmes » pour reprendre le terme d'Alexandre Vinet. Toute la théologie pastorale d'Alexandre Vinet qui fait de ce pasteur un chrétien officiel, c'est dans le but de sauver les âmes. Et c'est le pasteur qui sauve les âmes parce qu'il est transparent à l'Évangile parce qu'il est dans ce presbytère -cette maison de verre- où l'on peut tout voir. Certainement que ce mouvement a été extrêmement libérateur pour le pasteur qui s'est trouvé libéré de cette responsabilité écrasante. Mais ce modèle de sécularisation a aussi libéré les Églises de l'emprise que pouvaient avoir sur elle des pasteurs à l'autorité écrasante, comme le pasteur chrétien officiel. Il me semble que de manière concomitante à cette marginalisation (peut-être que le mot est un peu fort) cette sécularisation, cette auto-sécularisation du pasteur, on a vu dans le discours d'Église, mais aussi relayé par la théologie pratique, une inflation considérable du concept de sacerdoce universel, où tout le monde, maintenant, a un ministère. Et ce concept de sacerdoce universel, qui, à l'époque, chez un Luther et un Calvin a été limité à la sphère privée : le sacerdoce universel, c'est le fait que chacun écoute son frère en confession, c'est la solidarité interne à la communauté ; aujourd'hui, il a pris une importance considérable. Alors mouvement éminemment libérateur mais, je crois aussi, mouvement ruineux, dévastateur lorsqu'il a fini de placer le pasteur sur un strapontin, et si possible, éjectable. Et j'aimerais lire, ici, juste pour vous en souvenir, un extrait de ce livre remarquable de Pierre Luigi Dubied « Le pasteur, un interprète » 1990. Dans le chapitre sur le ministère pastoral : « *Une paroisse se plaindra amèrement de n'avoir pas de pasteur. En a-t-elle un ? On ne saura pas, à vrai dire, à quoi l'utiliser ! Si ce n'est à remplir les devoirs de sa charge comme on l'a toujours entendu. S'il outrepassé ses droits et devoirs, admis généralement, on en fera la critique. S'il fait ce qu'on attend de lui, généralement, le public s'en désintéressera.* » Pierre Luigi est toujours assez pessimiste. Même s'il revendique aussi beaucoup d'humour, ce n'est pas vraiment un comique lorsqu'il parle du ministère. Mais il dit là, quelque chose qui me paraît assez juste sur l'aboutissement de ce « désenchantement » du ministère. Et il me semble, qu'aujourd'hui (et je crois que c'est déjà repris, ce mouvement) la tâche pour nous aujourd'hui est, pour les pasteurs et l'ensemble de l'Église, de procéder à un ré-enchantement du ministère.

3 - Au cœur de ce ré-enchantement, et la possibilité très nette de le ré-enchanter, c'est de retrouver cette figure centrale, pour la Réforme et qui fait la spécificité, la grandeur et l'honneur du protestantisme, et sa singularité : c'est le pasteur-théologien.

C'est là, la grande idée de la Réformation, des différentes Réformes protestantes. Toutes les études de théologie sont irriguées, pensées, construites dans cette option, optique, d'un pasteur-théologien. La conception de l'Église dans le protestantisme est en deçà de cette conception. Toute l'économie religieuse du protestantisme adossée qu'elle est à ce grand principe fondateur et ordonnateur de la justification de la grâce seule, tout ce système fait du pasteur, un théologien. Les trois piliers de l'exercice du pasteur -l'enseignement, l'écoute et l'animation - sont trois modalités possibles de ce pasteur qui est toujours nécessairement ce pasteur-théologien. Il est théologien parce qu'il est formé pour cela, il est reconnu pour cela, il est habilité, il est payé pour cela : c'est-à-dire pour permettre à chacune et à chacun de se positionner librement devant et dans le vis à vis structurant de l'Évangile. Il est théologien parce qu'il est celui, celle, qui apporte des réponses vivantes aux questions vivantes que nous nous posons. Il est théologien parce qu'il est tenu par l'Évangile à proclamer l'Évangile. On peut dire qu'il est théologien parce qu'il l'est en tant qu'appelé par Dieu, il renvoie cette réalité ultime et irréductible. Il est théologien (et je le dis là avec Paul Tillich, qui a beaucoup développé cette idée dans sa systématique) parce qu'il est « un médium » de la présence spirituelle. Pour toutes ces raisons, en effet, oui, le pasteur est théologien. Certes, tous, nous le sommes, théologiens, mais je crois que la profession de pasteur est structurée par cette dimension de la théologie. On pourrait dire que l'ensemble des modalités d'exercice du pasteur, c'est, en effet, d'être théologien. J'aimerais aussi, dire, et je pense aux collègues aussi qui sont dans la salle, Jürgen Moltmann était ici mercredi dernier. Il a dit une chose très juste, un bel hommage au pasteur, qu'il a été lui-même quelques années : finalement, c'est beaucoup plus difficile d'être un « théologien-pasteur » qu'un « théologien-professeur ». Un théologien-pasteur, il doit faire avec les questions les plus vives, les plus complexes, les plus dérangeantes de l'existence humaine. Et il faut qu'il réponde à ces questions : qu'il y réponde peut-être avec le silence, mais ce sera un silence qui sera une parole, habitée par la personne qui tient ce silence. Mais il ou elle devra faire avec ces questions vivantes. Là ou finalement le théologien de l'université peut toujours se retourner, se laisser porter par ces siècles magnifiques, ce grand patrimoine de la pensée théologique classique, qui n'est plus irrigué par les questions, et les problématiques du moment.

4 - Pour penser cette tension ou cette relation entre le pasteur et le Conseil, je parlerai, avec Paul Tillich, du courage d'être soi-même et du courage d'être participant.

Dans mes cours de théologie pratique, tous les deux ou trois ans, j'ai un cours sur le ministère pastoral. J'insiste beaucoup et je consacre beaucoup d'heures, à cette tension du courage d'être soi-même et du courage d'être participant. Le courage d'être soi-même : à savoir le courage de faire droit à sa sensibilité, à sa personnalité, à ses convictions, à sa théologie, à son style, à sa voix, à tout ce qui fait que nous pouvons être nous-mêmes dans le ministère. Le courage d'être participant : le courage de mettre en partage, de s'ouvrir à la différence, de laisser aussi une place au différend (avec un « d »). Le courage d'être participant et aussi d'être soi-même comme participant. Il me semble que quand ces deux courages ne sont plus possibles, ne peuvent plus tenir ensemble, c'est certainement le ministère lui-même qui ne permet pas de le vivre. Je crois que cette double forme de courage (le courage d'être soi-même et le courage d'être participant) est directement liée à cette conception du pasteur et du Conseil qui souligne cette irréductibilité réciproque. André Gounelle a beaucoup théorisé cette question, et peut-être y avez-vous fait référence aujourd'hui. Ce pasteur qui en théologie réformée (chez Calvin) est à la fois dedans et dehors. Le pasteur n'est pas seulement l'émanation du Conseil, de l'Église locale. Il est aussi appelé de Dieu. Et il est, du coup, ce pasteur, objet d'un double envoi, de Dieu et de la communauté : à travers cette vocation interne et cette vocation externe. Très concrètement, cela veut dire que le pasteur n'est pas l'esclave de la communauté. Il n'est pas le serviteur de la communauté. Il n'y a pas non plus de sujétion. Il n'est pas non plus le dominateur de cette communauté. Il y a là une tension que l'on peut bien théoriser théologiquement et sur le plan théologique et qui est, sans doute, un apprentissage long, exigeant, patient, à faire, non

seulement pour les pasteurs, mais aussi pour les Conseillers. Et je ne suis pas sûr que tous les Conseillers aient tous les éléments de formation pour mettre en œuvre et pour intégrer dans leur propre pratique cette tension entre le courage d'être soi-même et le courage d'être participant.

5 - Dans mes cours, j'évoque souvent un autre élément, en faisant référence au doyen Jean Carbonnier, dans un tout autre registre que la théologie, dans le Droit, c'est son fameux : « Flexible droit : Pour une sociologie du Droit sans rigueur. »

C'est un livre fameux et « *flexible conviction* », c'est, je crois, un mot d'ordre que j'essaie d'enseigner aux futurs pasteurs. Mais on devrait aussi le dire pour l'Église en général et pour les Conseillers: *Flexible conviction* et *flexible* théologie. Oui, on peut avoir des convictions passionnées, passionnantes, parce que seules ces convictions permettent de résister à cette espèce de relativisme débilisant qui consiste à penser que tout est possible et que tout est bon, dès lors que c'est librement consenti. Mais aussi conviction pour résister à une espèce d'insignifiance théologique, de platitude herméneutique dans l'interprétation des textes. Oui, conviction passionnée et passionnante et en même temps, des convictions partageables, recevables et donc transformables. On pourrait dire des convictions narratives, processives, qui sont toujours aussi relatives à leur contexte d'énonciation. Il me semble que flexible, flexible conviction ou flexible théologie est une chose qui me paraît essentiel dans l'exercice du ministère et dans la relation avec le Conseil.

Christian BARBÉRY remercie le doyen et invite les autres participants de la Table Ronde à réagir sur le pasteur- théologien.

Roger LE GALL : Je ne suis pas d'accord avec ce qui a été dit au sujet du pasteur : « le serviteur inutile », surtout dans cette période que nous traversons maintenant. On a vraiment besoin des pasteurs, de plus en plus. Et il faut bien se le mettre dans la tête. Je parle en tant que laïc.

Christian BARBÉRY : Peut-être faut-il expliciter la formule ?

Raphaël PICON : Je vais bien dans votre sens. Je dis que nous en avons vraiment besoin. Et c'est pour cela que cette idée du pasteur comme « serviteur inutile » me paraît inappropriée. Cela laisse entendre : s'il est inutile, on n'en a pas vraiment besoin. C'est parce qu'on en a besoin qu'il faut arrêter de considérer, de se complaire dans cette conception du serviteur inutile. Cela fait aussi partie de la rhétorique, on a dit : le pasteur est important au bien-être de l'Église, mais pas à son être. Oui, bien sûr, ce n'est pas parce qu'il y a des pasteurs, qu'il y a Église. Nous ne sommes pas catholiques. Mais ce n'est pas non plus, (nous l'oublions dans le protestantisme réformé-luthérien) parce qu'il y a de bons croyants, qu'il y a Église. Tout ce modèle, où il y a Église des purs, va être contesté dès la Réforme. La Réforme va s'opposer à deux formes d'Églises : le premier modèle qu'il y a Église parce qu'il y a des évêques, avec le modèle Catholique romain, d'aujourd'hui. C'est l'Église qui repose sur le modèle épiscopal, sur l'institution épiscopale. Deuxième modèle : l'Église des purs. Il y a Église parce qu'il y a des croyants fidèles. Non, il y a Église parce qu'il y a proclamation de l'Évangile. Dans ce sens-là, il n'y a pas besoin de pasteurs. En même temps, qu'est ce que le bien-être, qu'est-ce que l'être de l'Église sans le bien être? C'est cela que nous pouvons contester. Je pense qu'il y a vraiment besoin de pasteurs, comme vous le dites, parce que nous avons besoin de ces théologiens. A un cours que j'ai donné la semaine dernière, une étudiante qui est dans une situation de vacance pastorale s'exprimait ainsi : « C'est quand même une catastrophe, quand il n'y a plus de pasteur, il n'y a plus d'argent ! » Cela montre bien que ce n'est pas un serviteur inutile. Alors l'image biblique du serviteur inutile, on peut s'y rallier mais il me semble qu'elle est problématique

Christian BARBÉRY : Merci pour cette explicitation qui peut nous donner des idées pour nos prédications.

Frédéric ROGNON remercie Raphaël PICON et désire pointer deux choses qu'il reçoit volontiers : la première tension entre les pasteurs qui ne s'aiment plus et les Conseillers qui s'aiment trop : Dans mon exposé, ce matin, j'avais relevé quatre tensions et je m'approprie volontiers cette cinquième tension. J'ai essayé de montrer ce matin, que les tensions que j'avais relevées, étaient, pouvaient être fructueuses. Elles n'étaient pas forcément source de destruction, de dissolution. Mais au contraire, elles pouvaient nous mettre en route, en mouvement. Cette tension apparaît, à priori, comme étant une double attitude, quelque peu ruineuse, désastreuse. Il y a une formulation dépréciative dans les deux cas (ne s'aiment plus ou s'aiment trop). Il me semble que cette dissymétrie peut être, elle aussi, susceptible de nous mettre en mouvement, en route, parce qu'elle nous oblige à dialoguer entre pasteur et Conseillers. S'il y a malaise pastoral, s'il y a crise, il y a choix à faire, et forcément se mettre autour d'une table. Quand il n'y a pas de tension, on est dans une situation figée. Quand il y a une dissymétrie, on est provoqué au dialogue. Et donc, essayer de se comprendre et d'avancer ensemble. Le deuxième point que je relèverai, c'est la troisième remarque de l'exposé de Raphaël Picon : Le réenchantement du ministère pastoral, avec cette citation de Tillich : le pasteur, médium de la présence spirituelle. Cela me semble très important de rappeler que l'on se représente trop souvent la Réforme avec le grand mouvement du 16^{ème} siècle, comme une abolition des médiations. Alors que précisément, les médiations sont mises en question. Elles sont questionnées, elles sont mises en crise mais elles ne sont certainement pas abolies et le pasteur conserve dans son statut, dans sa fonction un rôle de médiation. Alors, bien sûr, pas de médiation pour le salut, mais un rôle médiateur de présence spirituelle. Moi, j'aime bien dire « médiateur de ressourcement ». Le pasteur permet à un certain nombre de personnes de se ressourcer. En ayant aussi à l'esprit qu'il faut aussi ressourcer le « ressourcer ». Le pasteur va lui-même se ressourcer. En tant que médiateur, il a donc aussi besoin, lui, de médiation, de ressourcement. Un autre élément qui est afférent à celui-ci, que l'on a trop souvent caricaturé dans la Réforme protestante. On a dit : « La Réforme abolit tout magistère ». Il y a quand même un magistère implicite dans le statut du pasteur, me semble-t-il. A la fois médiateur, mais aussi d'une certaine manière, magistère. Je voudrais adresser deux questions à Raphaël. Tu as écrit un livre : « Tous théologiens » 2001. Dans mon exposé ce matin, j'ai pointé une tension entre pasteur et Conseillers presbytéraux autour des compétences théologiques. Et toi-même, tu l'as dit : le pasteur est un théologien. Est-ce que cette universalisation du statut de théologien abolit la tension ou bien est-ce qu'il y a une tension théologique, une tension dans les compétences théologiques entre le pasteur et les conseillers ? Au sujet de la prise en compte des conflits, notamment des conflits dans le Conseil presbytéral. C'est, me semble-t-il, la première chose qu'un pasteur rencontre en entrant dans son ministère, avant même d'avoir à prêcher. S'il arrive le lundi dans sa paroisse, avant même de prêcher le dimanche, il rencontre des conflits dans la semaine. Dans quelle mesure est-ce que cette question des conflits et de la gestion des conflits est prise en compte dans la formation des futurs pasteurs, ici, à l'Institut Protestant de Théologie ?

Raphaël PICON : La théologie, je l'ai évoqué très rapidement, c'est l'affaire de tous. C'est aussi le grand geste de la Réforme que de traduire la Bible dans la langue de chacune et de chacun et d'ouvrir l'accès à la connaissance, à l'interprétation et au témoignage. En effet, nous le sommes tous, théologiens, dans cet effort qui est le nôtre de dire ce que cela signifie de croire au Dieu de Jésus-Christ. En même temps, il me semble que c'est l'ensemble des fonctions, des tâches, du pasteur mais aussi les modalités d'exercice du ministère qui doivent être portées par cette fonction de théologien. On pourrait dire que c'est son existence comme pasteur qui est structurée par cette théologie. Mais on pourrait le dire d'une manière un peu prosaïque : ce n'est pas parce que tout le monde peut faire son pain que nous n'avons pas besoin de boulanger. Et on peut dire la même chose : tout ce que fait le pasteur peut être fait par un autre. Et la théologie incluse. C'est vraiment une grande

conviction qui anime le protestantisme. En même temps, cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de singularité au ministère. Il me semble que l'ensemble de son métier est porté par cette charge, par cette responsabilité de la théologie, cela m'apparaît comme une spécificité forte. La deuxième question sur les conflits, c'est une question qui est abordée dans les cours sur le ministère pastoral, en théologie pratique dans le master pro. Il y a aussi des ateliers de formation. Cela dit, il y aurait largement de quoi faire sur cette question du conflit et de la gestion des conflits. C'est aussi une question difficile à aborder, notamment pour des étudiants en amont de la confrontation à la réalité. C'est bien lorsqu'ils sont dans une situation professionnelle ou quasi-professionnelle que les problèmes apparaissent avec beaucoup plus de force et que l'on saisit les enjeux de cette réflexion. Il me semble aussi qu'en théologie pratique, on essaie, quand-même, de plus en plus, d'être le plus perméable possible aux réalités vécues du ministère pastoral aujourd'hui. Dans ce sens, cette question est prise en compte dans l'enseignement, mais sans doute pas assez.

Enrico BENEDETTO : Je me dis de plus en plus que nous traversons une phase de décantation du ministère pastoral. Je parle de décantation comme on parle en œnologie. Et c'est un processus qui conduit à une amélioration certaine et qui fait partie d'un processus global, dont la partie finale peut bien se résumer au réenchantement. Et je te rejoins, Raphaël, sur l'ensemble de tes propos. Je me suis rendu compte, comme pasteur-proposant, en 2004, et avant pendant l'année de stage pastoral, pour le dire à l'ancienne, qu'il y avait dans notre groupe d'une douzaine de futurs pasteurs, un besoin de bonheur étonnant. D'autant plus qu'il coïncidait souvent avec une sorte d'impératif. Dans l'économie du salut calviniste, au cours des siècles, le caractère impératif du bonheur pastoral, même si je ne suis pas historien, s'est rarement posé, me semble-t-il, d'une façon radicale. On a beau dire que le droit au bonheur est inscrit dans la constitution américaine, à cause de l'héritage protestant, pourquoi pas puritain, pourquoi pas paradoxal ? Mais heureux comme un pasteur, est-ce un slogan qui a traversé les siècles à l'intérieur de nos Églises ? Est-ce que la question n'était pas de limiter le malheur ? Ou alors, est-ce que, tout simplement, la question du bonheur ne se posait pas ? Un paysan, en Italie, ou en France, ne se pose pas la question du bonheur, qui n'est pas une question paysanne. Et peut-être un ouvrier non plus ? Comment l'interpréter ? Je l'avais interprété comme le fait qu'une majorité d'entre nous avait un certain âge (moyenne quarante six ans) et une vie antérieure. Et la majorité n'avait pas quitté cette vie antérieure pour s'enrichir ultérieurement, loin de là, ni pour souffrir ou racheter ses fautes ou les fautes d'autrui, passées, présentes et futures, ni pour s'inventer une carrière de « serviteur souffrant » qui est la variante doloriste du « serviteur inutile » mais pour trouver sa vie en esprit et en vérité et pour savourer la vie en Dieu à l'intérieur de la vie humaine qui est la nôtre. C'étaient, direz-vous, des vocations tardives, mais il me semble que par l'appellation « vocation tardive », empruntée à l'univers catholique, nous avons tendance à oublier que la dimension du temps, selon l'Évangile, est plutôt le « *Kairos* ». Et je crains que l'appellation « vocation tardive » soit plutôt de l'ordre du « *chronos* ». Mais le « *chronos* » me permet de dire qu'il y a une question de synchronisation inter-pastorale, car voici ce qui nous est arrivé. Nous débarquions, ultra-quadragénaire, dans le ministère et nous nous retrouvions à être les aînés de nos aînés. C'est-à-dire nous voici avec des pasteurs qui le sont depuis vingt ans, et qui ont quand même, notre âge. Nous découvrons ensemble que ce qui avait desservi nos aînés dans le ministère, en excès de dimensions, que sais-je, de consécration, ordination, ils voulaient en être délivrés. Eh bien ce qui les avait desservis et c'était très légitime, nous servait au plus haut point. Et ce qui leur avait servi, nous desservait parfois, au plus haut point. Bref, tout en étant du même âge, nous étions dans un décalage. Cette génération-là, on va dire des années quatre-vingt, avait reçu dans les paroles, si bien évoquées de Pierre Luigi Dubied, une délivrance tardive de la théologie d'Alexandre Vinet. Donc quelque part, Dubied se voulait, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, le justicier. Il nous a délivrés de Vinet. Mais qui va nous délivrer de Dubied ? Je ne sais pas s'il faut être délivré de Vinet ? Je ne sais pas s'il faut être délivré de Dubied ? Mais la question me semble légitime. Comment vivre cette Église, « ministériellement », à plusieurs étages, à parité d'âge ? Je me suis

aperçu en entrant dans le ministère, que le pasteur n'était plus exemplaire (Dieu merci), que le presbytère, sans être opaque, était moins une maison de verre qu'auparavant. Mais le pasteur qui n'est plus exemplaire peut devenir « vicaire ». Et je voudrais vous dire un mot sur le vicariat pastoral. Je ne fais pas allusion au pasteur proposant d'Alsace, qu'autrefois, en alsacien, il était défini « vicor », sauf erreur de l'alsacien d'un piémontais assez douteux. Mais qu'est-ce que j'entends par vicaire ? Je ne serai pas moins franc que toi, Raphaël. C'est celui qui croit, à la place des autres, qui prie à la place des autres, qui lit ou écoute l'Écriture sainte à la place des autres, qui visite à la place des autres etc. Le pasteur qui n'est plus chef de cordée mais celui qui occupe à lui seul une place laissée inoccupée par l'ensemble de l'Église et non sans responsabilité pastorale, présente, passée ou future. Je m'en suis tout spécialement rendu compte (et je vais terminer par là - et je vous prie d'excuser ma longueur) parce que j'ai vécu une période particulière, comme beaucoup de pasteurs. Je m'appête à partir, ce qui montre que s'il y a un permanent dans l'Église, ce n'est sûrement pas le pasteur, car rarement une Église part. Je franchirai les Alpes pour me retrouver métamorphosé en professeur. Et je vois des gens qu'on aurait dit autrefois, des piliers d'Église, venir vers moi, dans la discrétion de l'entretien pastoral, et j'aborde l'axe du contenu. Ils me disent : « Maintenant que tu pars, ou que vous partez, Monsieur le pasteur, est-il bien vrai que ...? » Ce « que », c'est, par exemple, Jésus ait pu être relevé des morts ? C'est le fait que Jésus ait pu avoir une relation avec Dieu qui ne serait pas de nature prophétique ? C'est le fait que la mort ne serait pas le terminus, celui de la vie ? C'est le fait que peut-être que le mot pardon ou la grâce ou les deux ne soient pas un slogan creux pour animer un réseau associatif un peu particulier ? Autrement dit, je fais l'expérience d'une Église qui avoue avec franchise et aussi avec beaucoup de discrétion protestante, l'incrédulité au sein de la croyance, plus que le doute au sein de la foi. Au point que je me suis posé parfois la question : est-ce que nos Églises sont chrétiennes, para-chrétiennes, a-chrétiennes (je n'oserai pas dire : antichrétiennes) ou postchrétiennes ? Et ce moment de vérité qui se révèle de façon ultime, avec quelqu'un qui part, avec quelqu'un qui « meurt » (c'est bien une mort symbolique), cela me fait penser à l'ensemble des dynamiques de notre Église, comme si parfois, nous avions tendance, à faire ensemble, de croire que... Alors que tout le monde sait, individuellement et collectivement, que les choses sont quand même un peu différentes. Je ne pousse pas le discours jusqu'à l'incroyance ou jusqu'à l'hypocrisie d'Église, mais dans cette dimension, la décantation d'un côté et le ré-enchantement, de l'autre, nous sommes là pour expérimenter un bonheur commun qui nous est promis, avec toutes les imperfections d'usage, dès maintenant, dans l'en deçà. Et nous sommes là pour le vivre ensemble, non pas pour se répartir les rôles, non pas pour boucher les trous, non pas pour tenir et se tenir, non pas pour survivre face à l'adversaire atavique mais tout simplement parce que c'est la meilleure des choses pour nous. Et ailleurs, il n'y a pas de bonheur durable. Tout cela traverse les esprits, des pasteurs, et aussi des gens comme une sorte de frisson de printemps. Et j'y trouve du bon, et même du très bon. Encore faudrait-il que le corps pastoral s'adapte un peu, que l'on ne se trompe pas de guerre ou de guéguerre. Que nous osions dire : « *Je demande beaucoup à ma foi, au Seigneur, aux frères, beaucoup... et même tout* ».

Christian BARBÉRY : Comment être sauvé de Dubied? Je ne sais pas si mon collègue Suisse souhaite répondre à la question du pasteur Benedetto ?

Pierre de SALIS : Il va bientôt prendre sa retraite, si je suis bien informé... Du côté de la Société Pastorale Suisse, ce que l'on essaye de faire, ce que l'on constate aussi, c'est qu'il y a de réelles tensions entre le pasteur et le Conseil. Il y a aussi des pasteurs qui ne s'aiment plus vraiment et des conseillers qui s'aiment trop et peut-être un peu par défaut ? Ils se demandent où vont les pasteurs. Ils ont l'impression que les pasteurs sont un peu démoralisés, désorientés par rapport aux grandes mutations d'aujourd'hui. Et ils essayent de se débrouiller avec cela. L'important, c'est de trouver un bon équilibre entre autorité et pouvoir. D'un côté, le pouvoir de l'Église qui doit faire tourner l'Institution, régler la question financière, doter l'Église d'une bonne organisation, d'une formation continue qui réponde aux

besoins des pasteurs etc. Et de l'autre, l'autorité du pasteur qui doit, de par ses compétences théologiques, et ses compétences pour comprendre quelles paroles pour aujourd'hui. Oui, apporter des réponses vivantes à des questions vivantes. J'aime beaucoup la formule. Et aussi, apporter le contraire, des questions vivantes à des réponses vivantes. Et d'entrer dans cette dynamique. Ce que l'on essaye de faire, dans la Société Pastorale Suisse, c'est de ré-enchanter, pour reprendre votre terme, le pôle autorité du pasteur. Et qu'il puisse redécouvrir et trouver un nouveau dynamisme, retrouver les fondements théologiques du ministère, pour essayer de faire face à ces nouvelles questions. Et on aimerait le faire un peu de deux façons : d'une part en favorisant une meilleure communication entre pasteurs de régions et d'Églises différentes, de régions linguistiques différentes et d'Églises qui ont des modèles ecclésiologiques différents, et d'essayer d'amener le pasteur qui a de la peine avec le travail de jeunesse à être en contact avec un pasteur qui a réussi des choses intéressantes, qui donne envie de... etc. L'autre pôle, c'est de réintroduire, ce qui s'est fait pendant longtemps dans la Société Pastorale Suisse, des Assises théologiques, tous les deux ans, où l'on travaille sur des questions théologiques, en lien avec le ministère. Pour donner un peu cette couleur là, le comité de la Société Pastorale Suisse, dans nos séances qui sont pleines de points administratifs, avec la difficulté d'arriver à la fin de l'ordre du jour, on aimerait arriver à avoir une demi-heure de dispute théologique dans nos séances pour que l'on se rappelle que nous ne sommes pas tout à fait une association comme les autres et que l'on a vraiment ce pôle « autorité » à valoriser. Il faut essayer de rejoindre les pasteurs avec cette étincelle qu'est la théologie qui est, malheureusement un peu perdue chez certains, peut-être par question de désarroi, mais aussi une certaine peur de l'intellectualisme où des pasteurs se spécialisent dans toutes sortes de choses : l'écoute, la formation, la pédagogie. Mais quelque part, c'est un peu par déni de la théologie. Et je trouve cela dommage. Redonner ce goût de la dispute théologique et se reconnecter avec des pasteurs qui se sentent vraiment très seuls face à leur Conseil mais aussi face aux grandes questions d'aujourd'hui qui appellent des réponses.

La parole est maintenant à la salle.

- Il y a quelque temps a paru dans le *Deutsche Pfarblatt* (la revue de la fédération des associations pastorales d'Allemagne) un article avec le titre : « Si tout le monde est prêtre, pourquoi faut-il des pasteurs ? » Pourquoi des pasteurs ou des prêtres, si tout le monde l'est ? Cela pose la question du sacerdoce universel. Moi, j'ai toujours pensé que c'était quelque chose d'important. Comment articuler pastorat et sacerdoce universel ? Personnellement, j'avais cru le résoudre dans le sens suivant : le pasteur, c'est celui ou celle qui est chargé de faire en sorte que, dans la communauté dont il est chargé, le sacerdoce universel soit vécu. C'est donc quelque chose de dynamique. Comment creuser cette question ?

- Dans l'Armée du Salut, on est tous soldats. On peut être soldat ou officier : les officiers, les serviteurs, et les soldats, les laïcs. J'ai coutume de dire que je suis soldat, sauf que je m'y consacre à plein temps. Il y a une différence dans la temporalité qui fait qu'il y a une spécialisation, une expérience qui est définie différemment, on se consacre entièrement à l'œuvre.

Raphaël PICON : Je crois que Luther dit clairement que l'on est tous prêtres mais on n'est pas tous pasteurs. Parce qu'il y a derrière ce métier de pasteur, chez Luther, le ministère public de l'Évangile. Et le sacerdoce universel, en tout cas, relève aussi du ministère de la Parole mais réduite à la sphère privée. Dans cette logique, on ne prêche pas. L'idée d'un prédicateur laïc est inconcevable. L'idée que le pasteur, qui est ordonné, formé, reconnu a l'autorité pour prêcher. Et c'est vrai que souvent je suis stupéfait qu'ici, on fait cinq, six ou sept années de théologie, pour apprendre à prêcher, pour cette finalité ultime qui est de proclamer l'Évangile, dans toute la veine prophétique, et dans la responsabilité sociale et politique de la prédication. La prédication, c'est l'annonce de l'Évangile, c'est à la fois, ce

geste prophétique, et en même temps, cette responsabilité prophétique. On est formé à cela pendant des années. Et on voit que l'on confie la prédication, presque au premier venu, qui n'a aucune formation, aucune culture d'Église. Personnellement, il y a quelque chose que je trouve anormal, sur le plan théologique et sur le plan ecclésiologique. Et dans ce sens, je trouve que l'Église Luthérienne de France est beaucoup plus rigoureuse, beaucoup exigeante. Il y a une formation. Les prédicateurs doivent passer par la Commission des Ministères. Ils sont reconnus aptes. Ils sont ordonnés. Les choses se font de manière beaucoup plus sérieuse. Si on empiète sur le ministère public de la Parole, il faut qu'il y ait une exigence extrêmement forte de la formation. Sinon, on arrive à votre question : si on est tous prêtres, pourquoi avoir des pasteurs ? Et cette expression est symptôme de cette dilution de ce métier. En même temps, le fait d'être pasteur ne donne pas au pasteur un droit particulier mais cela lui reconnaît une autorité spécifique. Sur les questions de la formation, et de l'ordination : on est reconnu et inscrit dans une Institution qui a un ordre. Personnellement, j'aurais préféré que l'on parle d'ordination au lieu de reconnaissance de ministère. Le mot ordination dit bien les choses. Cette ordination n'est pas réservée aux pasteurs. On peut très bien considérer qu'un prédicateur laïc, quelqu'un qui s'est formé et fait de la théologie, qui sait comment on s'exprime en public et que l'on a reconnu apte et qui assume la responsabilité communautaire et politique de la prédication, eh bien, ordonnons-le, reconnaissons-le institutionnellement à ce ministère et accompagnons-le par différentes instances de régulation, d'évaluation !

- Je ne suis ni pasteur, ni Conseiller presbytéral. J'ai été intéressé par le thème et je suis allé plusieurs fois au Synode régional. Et chaque fois, j'ai été interpellé par la souffrance qui s'exprimait, à l'occasion du Synode. Et pour avoir fréquenté un certain nombre de pasteurs, en avoir rencontré et écouté plus d'un, je m'aperçois que c'est une souffrance réelle du quotidien, plus que du désenchantement, qui est quelque chose de profond, qui me semble avoir des dimensions multiples. Je pense que je n'ai pas les capacités ou suffisamment travaillé la question pour analyser cela. Mais il me semble qu'il y a un paradoxe dans lequel se trouve le pasteur puisqu'il est embauché par une paroisse. Dans cette embauche, même si cela ne s'appelle pas exactement comme cela, même si cela ne recouvre pas la réalité d'un droit du travail, il y a quelque chose de l'ordre d'une dépendance par rapport aux conseillers presbytéraux. Je suis directeur du Centre Action Social Protestant à Paris. Lorsqu'il y a des salariés, il y a un certain nombre de règles de droit qui s'appliquent, que je suis tenu de respecter. Les syndicats et les délégués du personnel sont là pour me rappeler si je les enfrens. Et éventuellement, des instances extérieures, les tribunaux de prud'hommes, sont là aussi pour me rappeler la Loi, si l'un ou l'autre l'enfreint. Ce qui me frappe, au point où j'en suis dans ma réflexion, c'est qu'il n'y a pas de tiers. S'il y a un conflit qui se passe entre le pasteur et son Conseil, qui est-ce qui peut intervenir ? Finalement, on s'en remet à la bonne volonté des uns et des autres, ou à des instances où c'est plus ou moins les mêmes qui sont présents, et qu'il n'y a pas véritablement de lieux tiers, pour pouvoir intervenir à ce moment-là et de règles de droit qui permettraient de trancher. Pour avoir aussi fréquenté un certain nombre de Conseils presbytéraux, plusieurs années en arrière, j'ai été frappé par la violence des relations à l'intérieur des Conseils presbytéraux, et par le fait que, là non plus, il n'y ait pas non plus de tiers possible. J'étais à ce moment-là, dans une paroisse de l'Est, avec un cousin qui était pasteur. On en avait beaucoup discuté. J'étais moi-même en formation de coach. J'avais proposé d'intervenir pour un travail de médiation dans le conseil presbytéral. Cela ne s'est jamais fait pour un certain nombre de raisons. Mais ce que je me dis, c'est qu'à force de fonctionner en vase clos, il y a quelque chose qui ne peut pas se parler, s'objectiver, se mettre à distance, et qui finalement, enferme tout le monde dans une relation qui est destructrice des personnes.

Christian BARBÉRY : Cette opinion est sans doute partagée par bon nombre de pasteurs et de Conseillers presbytéraux qui vivent des situations, souvent conflictuelles dans nos paroisses. Ce qui me fait toujours dire que le ministère pastoral est toujours un exercice très

périlleux. On ne sait pas si un jour, cela va bien, si le lendemain, on ne va pas tomber, tant on est un peu sur une corde raide - et c'est bien que l'on en parle ce soir !

- J'ai de la chance, parce que dans mon Consistoire, sur cinq pasteurs, il y en a un qui, effectivement, est malheureux. Il y en a quatre autres qui sont heureux. Là, je vais être « vache » pour les professeurs : sept ans pour apprendre à prêcher, et le résultat, c'est que certains pasteurs sont invisibles en semaine, et invisibles ou incompréhensibles le dimanche.

Christian BARBÉRY : Oui il y a des pasteurs heureux. Mais tout le monde a pris conscience que l'on peut être heureux un jour, et le lendemain, malheureux. Et on bascule très vite d'un contexte à un autre. Il suffit d'un grain de sable, et la machine est grippée.

- C'est le cas de tout salarié.

Christian BARBÉRY : Dans toute entreprise, il y a des régulations qui se font automatiquement, et pas toujours très bien. On l'a vu dans certaines entreprises, avec des événements récents. Dans l'Église, ces régulations ne fonctionnent pas toujours.

- Les tensions ne sont pas toujours négatives. Elles peuvent être source de mise en mouvement. Cette mise en mouvement est possible, s'il y a volonté des deux côtés, de s'écouter, de parler de ces tensions, et de ne pas tourner en rond, chacun reprochant à l'autre quelque chose. Monsieur parlait de médiateur. Mais dans le circuit synodal, presbytéral, il faut encore que le médiateur soit reconnu, venant d'une autorité. Un peu comme le prédicateur laïc, il faudrait qu'il soit ordonné pour qu'il soit pris en considération par les deux parties. Sinon, il y a risque qu'il ne soit pas écouté.

- Sur la médiation. On va toujours nous dire, en tout cas dans l'Église Réformée de France, qu'il y a des médiations au niveau régional, ou au niveau national quand les difficultés ne peuvent pas être surmontées au niveau local. Je crois qu'il y a une difficulté qui a été pointée dans les interventions précédentes. Dans cette médiation, il n'y a pas d'objectivation possible, parce qu'on est dans un système totalement incestueux où l'on est évalué les uns par les autres. La médiation se fait par des collègues ou le prédécesseur. Souvent, cela complexifie les difficultés interpersonnelles.

Frédéric ROGNON : Merci pour toutes ces réactions, ces contributions. J'aimerais d'abord répondre sur l'évocation du conflit entre le Conseil presbytéral et le pasteur. Il y a aussi des conflits entre conseillers et entre paroissiens et aussi entre pasteurs dans les paroisses à postes multiples. Il faudrait voir chaque cas de figure. Mais il faut envisager toutes ces possibilités. On a bien dit : « On s'en remet à la bonne volonté ». Et c'est d'autant plus dramatique quand on pense pouvoir bien faire, qu'on se contente de la bonne volonté et que l'on met toute son énergie dans la bonne volonté et que cela ne marche pas. La bonne volonté ne permet pas de sortir d'une situation d'impasse. Il me semble, en ayant plusieurs cas précis en tête, que c'est dramatique. C'est pire que si on n'avait rien fait. On y croyait à la bonne volonté. On va y arriver, les uns et les autres. On ignore des techniques qui sont très précises. Les techniques de gestion des conflits ne s'improvisent pas. Si on s'en remet à la bonne volonté, finalement, on se décourage. On entre dans un fatalisme parce qu'on a fait tout ce que l'on pouvait et on n'aboutit à rien. Cela a des conséquences souvent dramatiques. Je pense que nos Églises n'ont pas pris la mesure, à la fois des conséquences calamiteuses des conflits qui ravagent parfois les Églises locales, c'est à dire en termes de contre témoignage, mais aussi en termes de vie d'Église, indépendamment de l'image que l'on donne à l'extérieur. Nos Églises n'ont pas pris la mesure des potentialités de méthodes, notamment la médiation. La médiation a donné des fruits dans un certains nombre de lieux que l'on ignore et il y a des Églises, à l'étranger, qui ont pris la mesure de cela, qui ont pris au sérieux ce ministère de la médiation. Alors, à la question de l'ordination du médiateur,

pour être pris en considération par les deux parties, cela serait l'idéal, effectivement. Cela se fait ailleurs, à l'étranger, un médiateur qui soit totalement impartial, indépendant de l'appareil d'Église et qui, en même temps, soit reconnu dans un ministère, à la fois formé par un savoir-faire, une autorité. Mais sans aller jusque là, sans attendre que nos Églises prennent en compte cette dimension-là, il me semble que l'on peut faire appel à des médiateurs qui existent. Il y a des médiateurs tout à fait compétents, qui ne sont pas ordonnés, reconnus. Mais l'important est qu'ils soient reconnus par les deux parties. Et pour cela, il n'y a pas besoin qu'ils soient reconnus par l'institution Église. Rien n'interdit à une Église locale, à un Conseil presbytéral, avec son pasteur, si tout le monde est d'accord, bien sûr, de faire appel à un médiateur. Cela se fait déjà dans un certain nombre de lieux. Et, encore une fois, cela porte des fruits. Statistiquement, on dit que le médiateur, la médiation réussit dans 80 % des cas ! Cela veut dire qu'elle porte des fruits tout à fait intéressants ! Les statistiques, il faut peut-être s'en méfier, mais c'est tout à fait intéressant, 80 % ! L'important des conditions de base, pour une médiation, ce n'est pas que le médiateur soit reconnu ou ordonné par l'institution, mais que le principe de la médiation soit accepté par toutes les parties en conflit, et que le choix du médiateur recueille l'accord de toutes les parties en conflit. Quand on a fait cela, on a fait un grand pas dans la solution du problème, alors que l'on n'a même pas commencé, parce que l'une des clés du succès de la médiation, c'est qu'elle repose sur des micro-accords entre les parties. Et si les parties ont déjà réussi à se mettre d'accord sur le principe de médiation, puis de se mettre d'accord sur le choix du médiateur, eh bien ils ont déjà fait des micro-accords. De micro-accords, en micro-accords, le médiateur va multiplier les micro-accords. Il va dire : « Voilà ce que je vous propose comme procédure : êtes-vous d'accord ? » On va avoir des micro-accords sur le processus avant d'avoir l'accord sur le fond. Et de micro-accords en micro-accords sur le processus, on va avoir des micro-accords sur le fond, et finalement un grand accord sur le fond. C'est la logique de la médiation. Et pour cela, il n'y a pas besoin d'attendre que l'Église, enfin, prenne en charge le ministère de médiateur. Merci pour ces questions qui sont décisives pour la vie et l'avenir de l'Église.

Enrico BENEDETTO : J'aimerais revenir d'une façon indirecte et détournée sur la question du bonheur, sans en faire pour moi une obsession, en passant par l'attente du malheur et de la culture du malheur. Bien sûr, je charge comme on met en musique des dièses. Mais d'autres mettent des bémols. Alors on finira bien par avoir la note juste. Après à peu près deux mois de ministère presbytéral, au sein de l'Église, j'ai commencé à recevoir des appels, que je trouvais étranges, d'autres pasteurs, parfois d'autres conseillers d'autres Églises, d'amis des deux cotés des Alpes. Je les résume dans le temps : « *Alors, ça vaaaa ... ?* » « *Oui.* » « *Ça va biiiiieen... ?* » « *OUI.* » « *Avec le Conseil presbytéral... ?* » « *OUI.* » « *Vraiaiaiaiment... ?* Et j'avais presque le sentiment que l'on s'adressait à moi comme on s'adresserait à quelqu'un qui depuis deux mois héberge sa belle-mère. La chose m'a un peu surpris en terme latent. Le message subliminal était : « *Ne crains rien, cela va venir...ça va arriver !* » Je ne sais pas si on peut parler de prédestination, mais il y a une sorte de dynamique pathogène, pourquoi pas « *conflictogène* », qui fait que c'est très rassurant d'être malheureux et très inquiétant de ne pas l'être. Je garde comme un très bon souvenir, le témoignage d'un ami pasteur qui m'a dit : « *Fais gaffe à pas te montrer heureux. Ils voudront te remettre à ta place* ». Je lui ai dit : « *Quelle est ma place ?* » Ce qui est une bonne question en ecclésiologie. Il n'a pas su me le dire. Mais voilà, il faut être un peu dans l'indétermination. Car à tout moment, l'épée de Damoclès du malheur peut se déchaîner. Et là nous nous posons la question de l'assise du pasteur, de la place du pasteur qui est quand même sur une ligne de crête extrêmement réduite, comme toutes lignes de crête et entre deux abîmes et deux précipices. Au premier culte de profession de foi, j'ai eu une sorte de tollé de la part des anciens de l'Église, qui était, en réalité, une crise de jalousie du genre : « *Ah ce n'est pas ces versets-là que l'on me confiait quand j'étais enfant. Moi, j'ai eu droit à autre chose !* » Est-ce que j'ai cherché des versets gentils, en supposant que l'on puisse donner des versets gentils ? Non, mais j'essayais de trouver des versets qui n'avaient pas une relation immédiate et directe avec l'effort, le devoir, avec la souffrance, avec le rachat et il y en a beaucoup à l'intérieur de la Bible. Et les autres sont largement minoritaires. Qu'est-

ce que c'est une culture calviniste, sans vouloir la dénigrer ? Vous allez à Torre Pellice, vous rentrez dans la grande salle synodale, vous avez un gigantesque chêne, que vous avez peut-être vu, qui fait vétérotestamentaire, vous avez les deux tables de la Loi, et il y a inscrit : « *Sois fidèle jusqu'à la mort.* » Que je sache, le verset se termine : « *...et je te donnerai la couronne de la vie* ». Qui sait pourquoi cette deuxième partie est restée dans l'encrier ?

- Une petite expérience de conflit dans ma paroisse qui a eu du mal à trouver un pasteur : aucun collègue ne voulait venir sur ce poste. Le dernier qui a essayé est parti au bout de trois mois. Juste après mon arrivée, c'est la période des élections législatives et présidentielles. Il y a une ville qui fait le plus gros score pour le Front National. Alors j'ai rédigé un communiqué dans la presse en rappelant que les valeurs de l'Évangile n'étaient pas compatibles avec les valeurs de ce parti. Il y a eu un tollé dans ce Conseil presbytéral avec le président qui me dit : « Tu n'avais pas le droit d'écrire cela ! » Le Conseil va envoyer un communiqué pour se désolidariser du pasteur... Le pasteur qui arrive et qui a su rester un an, va peut-être devoir partir.... Le pasteur était soupçonné de vouloir encore mettre de l'huile sur le feu, sur une paroisse qui n'en avait pas besoin. Et finalement, cela fait neuf années que je vis mon ministère avec ce Conseil, avec cette paroisse. Et je me rends compte que l'exigence de dialogue entre le pasteur et son Conseil est fondamentale pour mettre de l'huile dans les rouages, même si nos convictions politiques et théologiques sont différentes. Toujours avoir le souci de rester en dialogue, quels que soient nos différends. Et je vis un ministère heureux, malgré ces quelques soucis.

Raphaël PICON : Merci de ces propos intéressants et importants. Évidemment qu'il y a des pasteurs heureux et je pense que les situations conflictuelles vécues, qui peuvent être dures, n'empêchent pas que l'on peut être heureux dans le ministère. Il y a comme une sorte de régulation salutaire qui fait que ces pasteurs arrivent à ne pas tout réduire au conflit, au problème. Mais ce n'est pas évident. C'est aussi un travail sur soi. Juste un mot sur la médiation. Je pense que c'est extrêmement important. Il y a cette règle de l'extériorité, qui est essentielle, primordiale. On pourrait dire qu'il y a cette règle de l'étanchéité, qui est extrêmement importante. Et je ne suis pas sûr qu'elle soit toujours réalisée dans l'Église. Tout ce qui vient d'être dit sur le dialogue, c'est aussi une autre manière de vivre cette flexibilité, cette *flexible conviction*, cette *flexible théologie*. Quand le dialogue est possible, il y a un travail en commun où chacun est dans son rôle, où chacun est dans sa place, où chacun est reconnu comme participant de manière heureuse à l'équilibre de l'ensemble. Et là, les choses se passent de manière harmonieuse. Et là, c'est vrai que le dialogue est très certainement une clé. Un dernier point que je voudrais rajouter sur la question de la médiation, c'est que les pasteurs se plaignent souvent de leur solitude et de la grande difficulté à trouver une oreille attentive à leur problème. Et il faut une transformation du rôle du président de Région. Pendant longtemps, il a été le pasteur des pasteurs. Il a fonctionné comme cela et c'était clair et assumé par eux et c'était reconnu par la communauté. Cela ne posait pas de problème : le président de région, c'était le pasteur des pasteurs. Et c'était extrêmement utile, pour les pasteurs, de savoir qu'il y avait une personne en qui il pouvait avoir entièrement confiance et qui l'écouterait prioritairement. Cela paraît un peu bizarre de dire cela aujourd'hui. Les présidents de région écoutaient prioritairement. Cela ne voulait pas dire qu'ils étaient toujours d'accord avec le pasteur, mais l'écoutaient prioritairement. C'est en fonction de cette écoute prioritaire qu'ils pensaient à l'ensemble de la vie ecclésiale. Ils n'étaient pas du tout dans le rôle de celui qu'ils se donnent aujourd'hui, dans le rôle de management, de manager de l'Église. Et là je crois qu'il y a un problème. Je pense que c'est un problème. Et du coup, cela renforce ce sentiment de grande solitude que les pasteurs ont de leur ministère.

- Je suis pasteur ERF depuis 2006, dans une jeune paroisse. Sa jeunesse joue un peu pour que les difficultés se dénouent petit à petit. Je n'ai pas le sentiment de vivre avec un Conseil conflictuel. Les difficultés font l'objet de prises de paroles. Je l'attribue au sentiment qui est général au Conseil, surtout chez les arrivants, de la vulnérabilité. On est en train de

construire un temple, un appartement et ce sentiment de précarité fait que nous sommes un peu plus soudés. Mais je l'attribue aussi à autre chose. La semaine où je suis arrivé, très rapidement, la présidente du Conseil s'est adressée à moi et m'a dit : « Est-ce que vous seriez d'accord, qu'avant chaque rencontre du Conseil et en plus du bureau, que l'on ait une rencontre entre vous, le pasteur et moi, la présidente, pour qu'on puisse discuter de l'ensemble de la paroisse et des questions de la paroisse ? » Moi, je l'ai vivement souhaité et je n'ai pas envie de l'arrêter et elle, non plus. Voilà mon témoignage. Juste une petite réflexion par rapport au serviteur inutile. J'ai relu le texte. Cela m'a confirmé dans ce que je pensais. Personne ne dit à quelqu'un qu'il est un serviteur inutile, mais c'est Jésus qui dit : *lorsque vous avez fait tout ce que vous aviez à faire, dites .etc.* » C'est plutôt une marque vécue par la grâce plutôt qu'une dévalorisation de la personne.

Raphaël PICON : Et cela se dit, *a posteriori*. C'est après coup. C'est dans l'après coup de la grâce aussi que l'on peut se dessaisir de tout rapport de propriété par rapport à ce qui a été fait. C'est aussi un autre qui a agi à travers nous, le serviteur inutile. C'est *a posteriori* que l'on peut le dire. Et ce que je trouve ruineux, c'est quand on le dit comme principe initial du ministère ! Qu'on le dise, à la fin, c'est magnifique ! C'est ça la grâce, à la fin, mais après coup...

- Le grec ne dit d'ailleurs pas « inutile », mais « quelconque ». Celui qui n'a fait que son boulot.
- Ma question s'adresse au chantre du bonheur : savoir ce qu'il pense des Béatitudes de Jésus. Je sais bien que c'est quelque chose qui nous met en marche...

Enrico BENEDETTO : Quelqu'un qui chante faux et qui chante le bonheur, c'est quand même un vrai bonheur. Je pense que Jésus nous dit que notre état de Bonheur ne doit pas dépendre d'une adéquation directe avec la réalité que nous vivons. C'est-à-dire, je peux traverser une situation difficile, y compris très difficile, chose qui m'arrive régulièrement, y compris pourquoi pas, avec le Conseil presbytéral, mais il me semble que Jésus me met en garde pour que je ne fasse pas découler d'une situation difficile, un état d'âme de malheur et d'une situation facile, un état d'âme de bonheur. Il décroche la réalité des faits, de ce que je peux ressentir. Ce qui ne veut pas dire que je suis béat et *cool, cool hyper cool*, indépendamment de tout ce qui m'arrive. Mais que mon état d'âme n'est pas la résultante de ce qui m'arrive car, que je vive ou que je meure, rien ne peut me séparer de l'amour de Dieu. Et c'est là que je trouve mon bonheur et mon repos en Dieu, et non pas dans le regard des autres, non pas dans le contrôle du regard des autres, non pas en termes de restitution, c'est à dire de rémunération, mais en terme d'Évangile.